

“Le nu est une arme”

Conversation avec la curatrice Koyo Kouoh

Tantôt victime, tantôt bête sexuelle, le corps noir est saturé de clichés. Six femmes artistes africaines, exposées au Wiels, revisitent cet imaginaire, en se saisissant de la figure de la Vénus Hottentote et en travaillant le nu comme geste d’émancipation féministe.

Texte : Catherine Bédarida

Photographies : Yann Mirada et Antoine Tempé

L’une attaque frontalement par le cliché, affiché en lettres de néon rouge : “Tu crois vraiment que parce que je suis noire je baise mieux ?” Et, dans la cage qui rappelle celle où était exposée la Vénus hottentote¹, Valérie Oka se place, nue, auprès d’un pénis blanc d’1,50 m de haut.

L’autre convoque l’invisible, l’oublié, le tu. Dans les rues de Bruxelles, sur les lieux symboles de la Belgique coloniale, l’artiste sud-africaine Tracey Rose profère à pleins poumons les noms de héros anticoloniaux, jusqu’à concentrer sa litanie sur celui de Patrice Lumumba, figure de la lutte pour l’indépendance du Congo, assassiné en 1961². Nom répété à bout de voix, à bout de souffle, par une Tracey Rose chamane, en robe-aube multicolore, porte-voix orange et blanc, visage sous un masque-maquillage, corps et timbre mobilisés pour défier le colon blanc.

Tracey Rose, artiste reconnue depuis la fin des années 1990, utilise son corps comme support artistique et comme missile anti-stéréotypes raciaux ou sexuels. Elle s’est exposée nue et rasée dans *Span II*, performance réalisée à la Biennale de Johannesburg (1999). Maîtresse de son corps et de son image, elle peut se peindre en fuchsia, se vêtir d’un slip tigré, porter des perruques blondasses, se montrer nue dans un miroir de salle de bain (*Untitled*). “L’œuvre, dit-elle, est un acte nettoyant.”³

Oui, le corps parle, comme l’indique le titre de l’exposition *Body talk : féminisme, sexualité et corps dans l’œuvre*

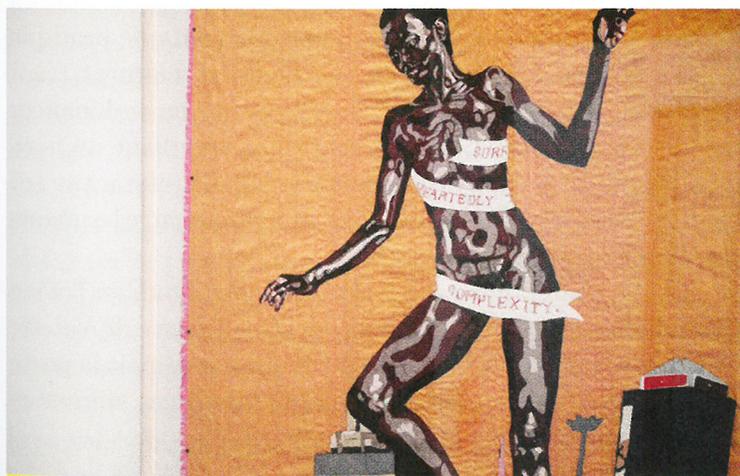
de six femmes artistes africaines. Celui de Miriam Syowia Kyambi interprète une performance hypnotique, visible en vidéo dans l’installation *Fracture (i)* qui occupe une vaste salle du musée. On y retrouve tous les éléments de cette performance – objets fétiches, photos, masques, miroirs, meubles, poteries en terre crue... – juxtaposés comme les images dissociées d’un rêve que l’inconscient des visiteurs peut réunir. L’artiste kényane apparaît d’abord vêtue d’une robe en sisal et d’un masque cimier. Elle esquisse une danse qui, comme la tenue, évoque des temps anciens. Après plusieurs étapes de transformation, plusieurs mues, elle devient Rose : ce personnage inventé par Miriam Syowia Kyambi, c’est la femme noire moderne, la consommatrice de publicités. Elle s’éclaircit la peau, cache sa chevelure, enfle un tailleur. Rose marche vers le public en femme adaptée allant à son travail. Peu à peu, titube, s’effondre, se relève, trébuche à nouveau. Les performances de Miriam Syowia Kyambi captivent par ce concentré de puissance lente, cette maîtrise scénique.

La Sud-Africaine Billie Zangewa tisse ses silhouettes féminines en fils de soie. C’est elle-même qui apparaît sur ses tapisseries, corps campé, épanoui et vivant, comme dans sa *Renaissance de la Vénus noire*. Référence à la *Naissance de Vénus* de Botticelli, elle se montre aussi comme l’exact envers de la Vénus Hottentote : la silhouette digne, debout, gracieuse rend justice à la mémoire de Saartjie Baartman.

Les six artistes invitées par le Wiels à Bruxelles⁴ se sont formées aux arts plastiques dans les années 1990 et les œuvres exposées sont récentes, voire produites pour



Valérie Oka, *Body Talk*, vue d'installation, 2015.



Billie Zangewa, *The Rebirth of the Black Venus*, tapisserie de soie, 127x103cm, 2010.



Valérie Oka, *Untitled*, 2015.

l'exposition (Tracey Rose) ou installées dans le lieu par leurs auteures. Ce corps noir saturé de clichés et de représentations, elles le retrouvent, le récupèrent, le réincarnent, le célèbrent avec les langages de l'art contemporain – vidéo, sculpture, photo, installation, performance. Leurs œuvres rappellent des corps venus du passé. Marcia Kure, née au Nigéria, vivant aux États-Unis, intitule son installation *Les trois grâces*, hommage entre autres aux guerrières de l'ancien royaume du Dahomey.

La référence à la Vénus Hottentote, icône du corps féminin noir violenté, est récurrente, comme le point extrême d'exploitation qui contient en lui toutes les formes d'aliénation et de domination. Chaque femme noire (chaque femme ?) porte en elle un fragment de cette figure extrême. Dans son style faussement naïf, Billie Zangewa choisit de représenter sa Vénus en majesté. En consacrant leurs œuvres au corps féminin africain, ces artistes contribuent à redéfinir les imaginaires issus de l'histoire.